

— Certes ! Ceux-là sont immuables, je vous en prévient. Vous pouvez m'empêcher de les mettre à exécution pendant quelques années encore, mais après, je serai libre... enfin ! murmura-t-elle avec un soupir d'allègement.

Les sourcils d'Ary se froncèrent légèrement, ses lèvres frémissèrent un peu :

— En vérité, je suis un impitoyable tyran ! dit-il en essayant de parler avec un calme railleur. C'est bien ainsi que vous me considérez, n'est-ce pas ?

— En tout cas, vous prenez plaisir à tourmenter sans motif une pauvre créature qui ne demande que le droit de travailler pour vivre et de quitter une demeure où vous l'avez accueillie à contre-cœur, dit-elle en levant vers lui son regard fier. Car c'est là tout ce que je vous demande, Monsieur Handen... et c'est là aussi ce que vous me refusez inflexiblement.

— Pour le moment, oui, car vous êtes trop jeune. Nous verrons plus tard, dit-il tranquillement.

Un rayon d'espoir éclaira les grandes prunelles bleues d'Anita.

— Votre décision n'est donc pas sans appel?... Oh ! alors, vous réfléchirez, vous reconnaîtrez que j'avais raison, vous me donnerez la liberté...

— Nous verrons, répéta-t-il avec le même calme. Rappelez-vous que je ne promets rien.

— Mais je crois que vous ne serez pas assez cruel pour empêcher la réalisation d'un projet qui vous importe si peu, après tout ! Non, vous ne l'empêcherez pas, j'en suis certaine !

En parlant ainsi, elle levait vers lui son regard où passait une inconsciente prière. Il pâlit et détourna le sien vers le lit de Maurice.

— Il sera temps de voir cela plus tard... Bonsoir, Anita, tâchez de dormir et laissez-vous bien soigner par Charlotte, dit-il d'un ton bref.

Il s'inclina légèrement, et Anita s'éloigna au bras de Charlotte.

En bas, le piano résonnait, jetant à tous les coins de la maison les échos d'une valse fantastique. Personne, dans l'élégante assemblée, ne s'était douté du drame commencé là-haut.

Le monde de pensées tourbillonnant dans le cerveau d'Anita l'aurait empêchée de trouver le sommeil en dehors même de la douleur ressentie à son bras blessé et de l'agitation nerveuse causée par le danger qu'elle avait couru. Cette soirée, qu'elle croyait passer si tranquillement, avait été fertile en événements pénibles et tragiques.

Elle frissonna au souvenir de l'agression. Sa nature énergique l'avait soutenue au moment du danger, mais maintenant elle se sentait brisée. Un peu de fièvre la gagnait ; sans cesse, devant son regard, flottait la vision de l'odieux conseiller, un sarcastique sourire aux lèvres, et près de lui Ary, sévère et méprisant. Puis le regard de ce dernier changeait d'expression. C'était celle qu'elle avait rêvée tout à l'heure en revenant à elle, cette expression d'indicible angoisse.

Elle passa brusquement la main sur son front moite et brûlant. Ces idées étranges, ces folles ima-

ginations étaient le produit de la fièvre, tout simplement.

Charlotte revint bientôt. Les larmes coulaient des yeux de l'excellente femme. D'une voix brisée, elle apprit à Anita que le docteur était fort inquiet au sujet de Maurice. L'enfant venait d'avoir une crise nerveuse d'une extrême violence, et Ary avait fait prévenir Mme Handen.

Elle n'a pas dit un mot, Mademoiselle, pas jeté un cri ; elle est aussi calme qu'à l'ordinaire ; mais, voyez-vous, il ne faut pas s'y tromper. Madame n'a jamais aimé que son mari et ses enfants, tout son cœur s'en est allé là. Aussi, vous pensez ce qu'elle doit souffrir ! Ils sont tous partis, en bas, M. le conseiller, le premier, car le malheur le fait toujours fuir. Mlle Frédérique passe le reste de la nuit près de son frère, mais Madame ne veut pas s'en aller de là. Ah ! Seigneur, comment cela finira-t-il ! gémit-elle avec angoisse. Mais, Mademoiselle Anita, je venais vous prévenir que M. Ary veut que le docteur monte pour vous voir... Oui, il le veut absolument, répéta-t-elle en voyant le geste de dénégation de la jeune fille. Or, il faut toujours obéir à M. Ary, chacun sait ça.

Oui, Anita le savait par expérience. Cependant, il avait paru regretter un peu son interdiction si absolue, il avait été vraiment moins raide, ce soir, et il montrait pour elle une certaine sollicitude, très inaccoutumée. Question de stricte justice et de correction mondaine, évidemment.

Lorsque Charlotte se fut éloignée, Anita se souleva un peu sur son lit, et, joignant les mains, murmura en regardant le crucifix :

— Seigneur, ne punissez pas celle qui a refusé de servir de mère à une orpheline. Gardez-lui son fils, mon Dieu !

(à suivre)

UNE LEÇON MÉRITÉE

Le maréchal de Catinat (1637-1712) se promenait un jour sur ses propriétés. Un jeune homme l'aborde, le chapeau sur la tête, et lui dit :

“ Bonhomme, je ne sais à qui est cette terre, mais tu peux dire au seigneur à qui elle appartient que je me suis donné la permission d'y chasser.”

Des paysans, qui étaient tout près, riaient aux éclats. Le jeune chasseur leur demande, d'un ton hautain, de quoi ils rient.

“ De l'insolence avec laquelle vous parlez au maréchal de Catinat”, répondirent-ils.

L'étourdi se retourne aussitôt, le chapeau fort bas, et s'excuse auprès du maréchal sur ce qu'il ne le connaissait pas.

“ Je ne vois pas, répondit Catinat, qu'il soit besoin de connaître quelqu'un à qui l'on parle pour être poli envers lui.”